

Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 53 (1945)

Heft: 24

Artikel: Françaises du camp de concentration

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-547450>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DAS ROTE KREUZ

LA CROIX-ROUGE

Organ des Schweizerischen Roten Kreuzes und des Schweizerischen Samariterbundes - Organe officiel de la Croix-Rouge suisse et de l'Alliance suisse des Samaritains

Françaises du camp de concentration

Nous attendions depuis des jours déjà l'arrivée de la première colonne de camions de la Croix-Rouge internationale venant d'un camp de concentration. Nous apprîmes enfin que les véhicules étaient au poste de douane de Kreuzlingen, côté allemand. En ma qualité d'officier sanitaire, j'avais à prendre charge du transport à la frontière. Les portes étaient encore fermées, mais je vis à travers la grille les femmes descendre des camions pour subir un dernier appel. Un officier de SS vint à nous sur territoire suisse pour nous annoncer le premier groupe. La porte s'ouvrit et quelques femmes se glissèrent par delà la frontière, s'appuyant et se traînant mutuellement. Elles étaient pâles, maigres, vieilles, portant des haillons ou des vêtements singulièrement poussiéreux. Craintives comme un gibier traqué, elles se tenaient là, coude à coude, le regard fixé sur l'officier étranger, se demandant si c'était un nouveau tortionnaire.

«Vous êtes en Suisse, vous êtes libres», leur dis-je. «Libres!» Ce mot, cette notion existait-elle encore? Beaucoup d'yeux se remplirent de larmes. Un de ces pauvres êtres tomba à genoux et commença de remercier Dieu.

Elles avaient un long voyage derrière elles. Un jeune médecin suisse était aller les chercher lui-même au camp. Elles ont été poussées dans les camions à coup de cravaches par les femmes SS, car beaucoup ne se fiaient aucunement à ce transport. En cours de route, l'essence manqua, et il y eut quelques arrêts intempestifs. Les camions avaient échappé de justesse au lourd bombardement de Hof près Nuremberg. Les femmes virent derrière elles la ville tout en feu et les bombes qui s'abattaient sur elle. Elles buvaient de l'eau de marécage pour tâcher d'étancher une soif torturante. A Ulm, il y eut de nouveau une alerte et une puissante attaque aérienne, mais, malgré la défense qui lui en avait été faite, la colonne poursuivit sa route. Les aviateurs avaient reconnu dans la longue file de camions blancs cheminant serrés, des véhicules de la Croix-Rouge. Les chefs d'escadrille leur firent signe avec des lignes.

Après qu'un groupe de 30 femmes eurent franchi la frontière, elles remontèrent sur les camions, mais nos soldats durent leur aider, car elles n'avaient plus la force de monter toutes seules. Nous avions préparé un cantonnement provisoire dans une halle de gymnastique toute proche. Bientôt la halle ressembla à un lazaret de guerre. Harassées, les femmes se laissèrent choir sur les paillasses. Celles qui étaient le plus mal en point ont été transportées dans une infirmerie, sur des brancards.

C'est à ce moment-là seulement que nous nous rendîmes compte de toute cette horrible misère. Le médecin dut intervenir partout. Presque toutes les femmes souffraient de la dysenterie. Les toilettes étaient assiégées en permanence; plus de la moitié de ces malheureuses souffraient d'œdèmes dus à la faim; leurs jambes et le ventre étaient enflés, le visage était celui de vieillards, les joues étaient caves et les pommettes saillantes; les cheveux, gris, étaient en dés-

ordre. On croyait à voir devant soi des vieilles femmes, et pourtant aucune d'elles n'avait dépassé cinquante ans.

Au lieu des vêtements qu'on leur avait enlevés, elles étaient couvertes de haillons. En fait de sous-vêtements, beaucoup ne portaient qu'un trois-coin. Les bas de celles qui en avaient encore adhéraient aux plaies ouvertes, aux morsures des chiens de garde qu'on avait excités contre elles. Elles avaient le dos marqué de larges stries provenant des coups qu'elles avaient reçus au moyen de verges d'acier.

Les détenues politiques portaient toutes un triangle rouge au bras gauche, et, dessous, un numéro. Nous avons vu aussi des numéros qui avaient été marqués avec un fer chaud. Pour les faire mieux reconnaître, on leur avait en outre appliqué une croix blanche au dos.

Nombreuses étaient aussi les femmes dont les extrémités inférieures étaient gelées par suite du travail pénible et inhumain auquel elles avaient été astreintes pendant l'hiver. Elles ont dû, par 40° au-dessous de zéro, creuser des tranchées près de Königsberg. La femme d'un professeur a raconté qu'elle avait dû tirer une brouette au moyen d'une corde passée au cou, et lorsque ses forces l'abandonnaient, les SS se chargeaient de la ranimer à coup de bottes dans le dos. Souvent les femmes étaient chassées de leur baraquement en pleine nuit pour être passées en revue, sans vêtements, par un froid glacial. Celles qui s'effondraient, on les faisait tout simplement «disparaître». «La vie était pire que l'enfer, pire que le diable», entendais-je dire à tout instant. «Sur les 40'000 femmes de notre camp, c'est à peine si la moitié sont encore en vie aujourd'hui. Sauvez-les, secourez-les, les malheureuses qui ont dû rester»; c'était là la première prière des rescapées, la frontière à peine franchie.

Ce triste camp ne connut pas le repos la première nuit; des formes se glissaient dehors à tout moment en se tenant à la paroi. Elles criaient dans une hallucination: «En avant, marche!» Je cherchai à les tranquilliser. «Allemand» s'écria une voix rauque à la vue de mon uniforme.

Le matin, nous avons installé des lavabos provisoires. Depuis des semaines, les femmes n'avaient plus vu d'eau. C'est avec avidité qu'elles s'y plongèrent, la tête la première. Leur toilette faite, leur aspect était redevenu un peu plus humain. Une bonne âme de Paris avait envoyé un peu de poudre et des bâtons de rouge. C'était délicieux de voir la métamorphose des Françaises et de constater que les camps de concentration n'avaient pas réussi à éteindre en elles la coquetterie.

Une chaude matinée de dimanche se levait. Les cloches de l'église toute proche appelaient les fidèles au service divin. Des cloches! Y en avait-il encore? Du coup le camp devint calme, et beaucoup d'yeux s'emplirent de larmes.

La Croix-Rouge suisse s'est chargée de vêtir les réfugiés privés de tout. Pensez par conséquent à la collecte de vêtements!